PHILOSOPHIE RATIONNELLE

LA

VIE POSTHUME

2me Année. — N° 6 Décembre 1886

SOMMAIRE :

L'AME ET DIEU

Nouvelle Réponse à M. Laurent de Faget

Il est certaines contradictions acrimonieuses et acerbes, qui par un effet peut-être de suggestion, nous entraînent malgré nous à la discussion enfiévrée et passionnée. Il en est d'autres, par contre, pleines de courtoisie et de bienveillance qui, par un même effet suggestif sans doute, ne font naître en nous que des sentiments identiques de tolérance et de concessions réciproques. A ces contradictions fraternelles, on est heureux d'opposer ses propres réflexions, en considérant alors la discussion comme un simple terrain d'observation mutuelle sur lequel deux pensées, unies par une commune croyance, viennent échanger ou modifier leurs aspirations personnelles.

C'est pour cette raison que nous avons lu et relu avec un vif intérêt le dernier article de M. Laurent de Faget, inséré dans la " Revue " du 1er novembre, en réponse à notre article publié dans la " Vie Posthume " d'octobre. C'est parce que nous y avons reconnu, malgré la divergence des opinions, la courtoisie et la bienveillance dont nous parlions tantôt, que nous sommes heureux de soumettre de nouveau à son auteur, les motifs de notre incertitude au sujet de ces deux grands problèmes : Dieu — la nature de l'âme — sur lesquels on nous reproche d'abandonner l'idéal

spiritualiste pour nous ranger de préférence du côté des théories plus positives du matérialisme.

A ce reproche nous répondrons que, notre seul objectif étant la connaissance de la vérité, il nous importe peu de savoir si les parcelles que nous croyons en posséder ont été puisées dans telle ou telle théorie de préférence à une autre. Etant par nature et par sentiment, essentiellement libre penseur ; n'appartenant à aucune école, à aucune secte, à aucune religion, nous n'avons par suite, aucune idée préconçue et, si nous nous hasardons quelquefois sur les sables mouvants de l'inconnu, c'est que nous sentons derrière nous, prêt à nous donner de nouveau asile, le solide terrain du connu.

Ah ! bien des fois, il est vrai, nous eussions préféré suivre une route plus idéale ; aux froides conceptions de notre raison, notre cœur bien souvent a voulu opposer ses ardentes aspirations ; mais c'est parce qu' il nous a fallu plus tard, abandonner nos imaginaires espérances, c'est parce que nous avons souffert en voyant s'évanouir peu à peu, comme de vaines fumées, les brillants fantômes que nous croyions déjà serrer dans nos bras, que nous ne voulons plus nous exposer à de pareilles chutes de pensée, et que nous ne cesserons de prêcher en faveur de la raison, comme étant la seule boussole susceptible de nous guider sûrement à travers les inextricables sentiers de l'hypothèse.

Non, nous ne vous croyons pas mystique, dirons nous à notre sympathique contradicteur, pas plus que vous ne devez nous croire athée ; nous vous sentons libre penseur comme nous, et c'est parce que cette liberté de pensée et de conscience nous est commune, que nous avons le regret fraternel de voir votre raison s'égarer dans les mirages trompeurs de l'Idéalisme.

Il n'est de vérité absolue que celle sanctionnée par la raison et que contrôlent les faits. Les faits, voilà le grand critérium de la vérité ; c'est en eux que l'hypothèse doit prendre naissance, si on ne veut s'exposer à prendre ses désirs pour la réalité. Or, que nous démontrent les faits ? Faisons un moment abstraction de tout sentiment, de tout idéal, de tout desiderata personnel et examinons froidement, par la seule observation, l'intéressant problème de la nature de l'âme.

Par la phénoménalité spirite, il nous a été démontré que l'être survivait après la mort — nous disons l'être et non pas l'âme puisque les nombreux messages d'outre-tombe, reçus de toute part,

sont tous d'accord pour reconnaître l'existence d'un corps organisé, le Périsprit, accompagnant le moi individuel dans sa surexistence dans l'au-delà. — Or, si l'Âme par elle-même était pensée, intelligence, volonté ; si, unité spirituelle d'un principe inconnu, elle était suffisante à elle seule pour représenter l'individualité, pourquoi ce corps organisé la suivrait-elle partout, dans la nuit de la chair comme dans les champs lumineux de l'éther ? Pourquoi la vie ne serait-elle pas adéquate à l'âme elle seule ? Pourquoi le corps — charnel ou périsprital — serait-il indispensable à son individualisation ? et il nous faut bien le croire ainsi, puisque sortie de l'instrument charnel, l'Âme ne se manifeste que par un autre corps, plus subtil il est vrai mais toujours matière, c'est-à-dire forme déterminative.

Si l'âme était une : volonté et conscience, pourquoi la matière ? pourquoi cette éternelle prison fermerait-elle à jamais ses lourdes portes sur les ailes de l'âme, avide de liberté ?

Mais, qui vous assure qu'il en est ainsi, nous dira-t-on ; ne pouvez-vous donc entrevoir par l'imagination un instant, si lointain soit-il, où l'âme enfin débarrassée des étreintes de la matière recouvrera son entière liberté ? Et, qui vous assure, répondrons-nous à notre tour, que votre désir doive un jour devenir réalité ? Sur quelle base, sur quels faits appuyez-vous cette idéale espérance ? Deux hypothèses sont en présence : l'une fait de l'âme un principe spirituel unitaire, individuel et conscient par lui-même ; l'autre en fait une résultante immanente de la disposition particulière de certains organes : laquelle des deux est la vraie ou plutôt la plus vraisemblable ? Nos observations actuelles sur l'âme, nous la montrent toujours étroitement unie à un corps organisé; durant l'incarnation, nous sentons, il est vrai, deux êtres en nous, dont l'un, supérieur à l'autre, semble en être le moteur intelligent. C'est là ce que nous croyons être l'âme. Mais combien grande est notre erreur, la mort vient, les éléments charnels se dissocient et cette âme qui semblait devoir être le seul principe unitaire surexistant, nous ne la retrouvons qu'étroitement liée de nouveau à une forme organique, forme plus subtile, éthérée, radiante, mais toujours matérielle.

Pour l'observateur, le choix ne saurait être douteux. Placé entre deux hypothèses dont l'une semble confirmée par les faits connus, et dont l'autre ne peut invoquer pour l'étayer aucun fait démontrable, il va naturellement de préférence, vers celle que sa raison peut sanctionner.

Est-ce à dire pour cela qu'il faille imposer comme étant suffisamment démontrée la théorie de l'immanence ? Non, ce que les faits connus aujourd'hui, semblent démontrer, pourra être contredit demain, par la connaissance de nouveaux faits. Mais, comme ce que nous savons actuellement sur l'autre monde, la nature de l'être, sa forme persistante, ne nous fait pas voir l'âme isolée et représentant l'individualité à elle seule, nous croyons plus logique de la considérer pour le moment, comme une partie de la force répandue dans tout l'univers, ne constituant une individualité, que parce qu'elle est circonscrite par une forme déterminative et ne possédant les facultés de pensée, de volonté et de conscience, que par le fait de sa manifestation par certains organes spéciaux.



Cette hypothèse sur la nature de l'âme, une fois admise, fait naître naturellement dans la pensée, une manière particulière d'envisager le non moins important problème de la Divinité.

Dieu, grande âme collective, serait immanent à l'univers comme le moi spirituel de l'être, petite âme individuelle, serait immanent au corps humain — corps charnel ou corps périsprital. — Il n'y aurait eu dans la nature ni causes ni effets primordiaux ; une substance, l'*Univers*, une immanence, *Dieu*, auraient été et devraient être indéfiniment co-éternelles l'une à l'autre. Cette théorie, que l'honorable, M. Fauvety, a défendue avec tant de talent dans la *Revue*, nous parait résumer, pour le moment, le summum le plus élevé où la pensée humaine ait pu atteindre dans la recherche des causes. L'univers ayant toujours existé, n'aurait pas été créé ; or sans création, pas de créateur, telle est la logique de la raison, qui ne pourrait admettre par contre, qu'il y ait eu un instant dans l'infini, si éloigné soit-il, où rien n'existait sauf Dieu, c'est-à-dire un être indéfinissable, qui après des éternités ajoutées à d'autres éternités d'inaction, aurait décidé la création de l'univers.

Univers et Dieu, nous paraissent représenter deux idées intimement et indissolublement liées entre elles et que l'on ne saurait séparer sans s'égarer dans d'imaginaires impossibilités. Et que l'on y prenne garde ; si à rebours de ceux qui font l'homme créé à l'image de Dieu, on s'obstine quand même à vouloir créer Dieu à l'image de l'homme, on ne peut qu'aboutir à le personnifier, à l'*indiviniser en l'individualisant*, ainsi que nous disions dans un précédent article, c'est-à-dire à le nier dans son essence même, ce qui est alors le véritable athéisme.

C'est pourquoi, les spiristes rationalistes rejettent toute idée, toute théorie, tendant à personnifier ou à définir Dieu; profondément écœurés devant l'outrecuidante prétention de ceux qui parlent de cette grandiose infinité, comme d'un être qu'ils connaîtraient ou comprendraient, ils préfèrent ne pas en parler et laisser dormir dans leur âme cette idéale conception plutôt que de la souiller d'une pensée encore trop impure, trop étroite pour l'aimer et pour la comprendre.

Douter de Dieu, et le chercher encore dans l'infini, tel est le rôle des rationalistes; croire en lui, c'est-à-dire le comprendre et par suite le définir et le personnifier, telle est la prétention de ceux qui le font intervenir à chaque instant dans les actions naturelles et ne craignent pas de se servir d'un mot représentant encore l'inconnu, pour expliquer par une expression arbitrairement affirmative, ce qu'ils savent bien être encore trop au-dessus de leur raison.

Dussions-nous être accusé de sophisme, nous dirons que, sur l'importante question de la divinité, ce sont les croyants qui sont les négateurs et ceux qui doutent et ne veulent pas le voir définir qui, s'ils n'affirment point son existence, lui laissent du moins intacte et pure sa radieuse couronne d'idéal. L'idéal, c'est là le véritable domaine de Dieu; c'est là que le cœur humain, va le chercher et l'aimer, mais hélas! comme ce n'est pas le cœur qui juge et raisonne, comme ce n'est pas lui, qui observe, déduit et analyse et que sentiment et aspiration ne sont pas science, nous préférons encore douter de ce que nous ne comprenons pas, plutôt que d'affirmer sans comprendre, ou de restreindre dans l'étroit rayon de nos mesquines pensées, une aussi grandiose conception.

Et que notre excellent confrère de la *Revue* veuille bien nous excuser si nous ne partageons pas son enthousiasme; se représenter Dieu, comme le *père des hommes, suprême puissance, suprême justice, suprême amour*, l'appeler *grand soleil des intelligences, cause des causes, espoir des affligés*, n'est pas faire avancer le problème d'un iota, et mieux vaut, selon nous, constater qu'il est l'inconnu, vers lequel notre cœur aspire, mais que notre raison ne pouvant comprendre ne saurait encore affirmer.

Entre le Dieu des catholiques, imposant la souffrance à Adam pour reconquérir le Paradis, et le Dieu plus moderne qui aussi arbitraire et omnipotent que le premier, imposerait à tous les luttes et les souffrances de l'existence pour reconquérir le bonheur

— alors que, sans effort et sans travail, il jouirait éternellement lui-même d'une céleste béatitude — nous ne voyons pas une bien grande différence. Tous deux étant discutables, sont faux, et nous ne craignons pas de leur refuser le témoignage de notre admiration, le réservant tout entier pour un Dieu plus parfait, foyer d'amour et de vérité, qui ainsi que l'exprime si bien M. Laurent de Fagot, se dégagera peut-être un jour, *comme une réalité saisissante de toutes les sciences*, et dont nous ne pourrons plus alors discuter les œuvres, tant elles nous frapperont par leur majestueuse sublimité.

Mais, en attendant que, plus élevés dans l'échelle du progrès, nous puissions enfin affirmer en connaissance de cause, ce mystérieux inconnu du présent, ne laissons pas endormir notre pensée dans de trop nuageuses conceptions; cherchons, cherchons ardemment, avec sincérité et sans parti-pris, n'étouffons pas notre raison dans le réseau étroit de l'affirmation dogmatique, cherchons dans l'infini le Dieu de la science, et si l'un de nous plus heureux que les autres découvrait un rayon de la divine lumière, qu'il s'empresse de le faire entrevoir à tous; ce sera l'étincelle qui embrasera dans notre âme un éclatant foyer à la lueur duquel nous espérons bien contempler un jour la vérité.

E. LEBAY.

L'EXISTENCE

« LA VIE »

DEUXIÈME PARTIE (1)

Etant donnée l'unité de l'existence, que nous considérons, quant à nous, comme une suite non interrompue de conséquences naturelles s'enchaînant les unes les autres et tour à tour causes et effets, il nous paraît facile de déterminer exactement par la seule observation des phénomènes du monde charnel, quelles sont les véritables causes de toutes les anomalies physiques, et cela, sans être obligé pour les expliquer, de recourir à une sorte de peine du

(1) Voir pour le début de la deuxième partie de cet important travail obtenu lettre après lettre par le soulèvement du pied d'un guéridon, la dernière « Vie Posthume. »

tation les prolongeant indéfiniment, contrairement à la loi de progrès.

Reprenons une fois encore l'exemple déjà cité dans le précédent chapitre : jetons de nouveau un voile sur les premières années de l'existence charnelle et examinons si, par le simple raisonnement et la déduction logique des faits connus, nous pourrons arriver à déterminer la même nature de causes antérieures que celle dont il est facile de constater la réalité par l'observation de chaque jour. Prenons l'existence charnelle à sa période dite de plénitude ou de virilité ; que voyons-nous ? Une infinité de degrés allant du Beau au Laid, de l'harmonique au discordant. Quelle est la véritable cause de ces dissemblances ; est elle personnelle ou étrangère à l'être, et dans l'un ou l'autre cas, ces dissemblances sont-elles oui ou non imposées par le loi naturelle comme une expiation méritée, ou bien simplement conséquentes du libre arbitre individuel et collectif ?

Chez l'un, l'organe de la vue a été atrophié avant l'âge ; chez l'autre les membres inférieurs sont ankylosés ; un troisième a dû subir l'amputation d'une jambe. Qu'ont-ils fait ces malheureux pour en arriver à ces difformités ? A qui la faute ? Ont-ils donc mérité ces souffrances comme une juste punition de fautes antérieures, et serait-il logique, étant donné l'exemple journalier des iniquités sociales, de les attribuer uniquement à des causes à eux personnelles ? S'il en était ainsi, si toutes les déviations et les difformités physiques devaient être reconnues comme expiation équitable, les divers dégrés de beauté harmonique constitueraient donc un critérium infaillible d'élévation intellectuelle et morale, et comment expliquerait-on alors, l'alliance si commune de sentiments généreux avec certaines discordances organiques ? Tout être bien conformé et bien organisé serait, par cela même élevé de nature, et toutes les difformités, sans exception, devraient être considérées alors comme les stigmates indélébiles dont la loi justicière flétrirait toutes les laideurs et toutes les infériorités morales ? Or, il n'en est généralement point ainsi ; l'élévation intellectuelle ou morale peut parfaitement s'allier, — on en voit de nombreux exemples, — à une ou plusieurs discordances organiques ; la beauté est bien souvent l'apanage de certaines natures inférieures ; il faut donc en conclure en faveur de causes étrangères à l'individu, lui-même, et dont les effets inévitables, proviennent uniquement de l'imperfection du milieu où la nature l'a placé.

Que l'on sème du blé dans un terrain favorable à son éclosion, et la moisson sera luxuriante et belle ; mais que l'on prenne une partie identique en qualité de ce même blé et qu'on essaie de le

faire germer dans un terrain impropre, les épis viendront, il est vrai, mais ils seront malingres et souffreteux. Ainsi de l'être humain; la société est le terrain où il se développe; plus cette société est perfectionnée, mieux il peut conserver lui-même son harmonie naturelle, et point n'est besoin d'aller chercher bien loin une explication justicière alors que de nombreux exemples nous démontrent chaque jour, combien vaine et inconséquente serait cette justice qui frapperait impitoyablement certaines natures élevées, en laissant si souvent impunie l'infériorité de certains êtres dont les penchants et les goûts bestiaux ne semblent se complaire qu'à la seule satisfaction des appétits grossiers.

Telles sont les conclusions que la raison indiquerait en supposant un instant l'ignorance des véritables causes qui, dans chacun des trois exemples précités, ont amené progressivement une transformation discordante dans la forme corporelle. Et, d'accord avec la raison, la réalité nous confirme d'une manière indéniable, cette fois, la justesse et la vérité de ces conclusions.

En effet, si nous soulevons le voile qui nous cachait momentanément le passé, il nous est alors facile de constater l'ingérence de causes absolument étrangères à l'individu lui-même, et dont les effets bien loin de lui être imputables, témoignent hautement, au contraire, en faveur d'un sentiment généreux et d'une raison consciente.

Dans notre premier exemple, l'être a volontairement accepté, il est vrai, la perspective d'une infirmité inévitable; mais quel noble dévouement! quel désintéressement généreux! le foyer domestique était désolé par la misère; pas de pain, pas de feu, et les enfants avaient froid et faim! Mérite-t-il punition ou récompense celui-là qui a souffert et lutté, sachant que chaque goutte qui tombait de son front en sueur épargnait une larme à ceux qu'il chérissait? Dans le second exemple nous voyons un être qui par suite d'un travail incessant et d'une vie trop sédentaire, imposée par les besoins de l'existence, en est arrivé à une paralysie partielle. N'y-a-t-il pas eu, là aussi, un enchainement inévitable de circonstances? si la volonté de l'être les a en partie déterminées, n'a-t-elle pas été forcée cette volonté; et s'il eût été libre de choisir, aurait-il donc, de gaîté de cœur, entrepris un labeur au dessus de ses forces? Dans le troisième exemple, un être a vaillamment combattu; exalté par le sentiment de la patrie, entraîné par le devoir et l'ardeur de la lutte, il n'a pas vu la balle ennemie, prête à le mutiler, et supporte aujourd'hui l'imperfection et l'inconséquence d'une société dont il est l'inconsciente et innocente victime.

Dans ces trois exemples, la volonté individuelle a certainement joué un rôle important ; il y avait, il est vrai, liberté d'action, mais qui oserait affirmer que cette liberté n'a pas été inévitablement dirigée dans le sens où elle s'est exprimée, et qui donc pourrait soutenir logiquement une théorie qui ferait de l'abnégation, du dévouement et du devoir autant d'actes répréhensibles méritant une expiation quelconque ! Egalité de la répartition sociale ; proportionnalité des salaires aux besoins de l'existence ; suppression des luttes fratricides ; toutes choses au pouvoir de la société, et les difformités que nous venons de signaler, n'eussent certainement pas été produites.

*
* *

On nous taxera peut-être d'exagération et certains nous reprocheront, sans doute, de choisir les seuls exemples susceptibles d'étayer notre manière de voir ; tous peuvent cependant, quoique avec des degrés différents, être ramenés dans un même rayon causatif d'imperfectibilité sociale, et tous les accidents, sans exceptions, qu'ils soient volontaires ou involontaires, ne peuvent qu'être imputés à la société qui les supprimera certainement un jour, en diminuant progressivement, jusqu'à extinction complète, les diverses causes collectives qui les produisent. Du reste, s'il est certaines déviations à l'harmonie naturelle où la volonté individuelle semble jouer un rôle causatif beaucoup plus important que dans les trois cas précités, nous ferons remarquer qu'elles ne sauraient nullement servir de base déductive pour en arriver à l'explication des difformités organiques, dites de naissance, c'est à dire se produisant à cet instant où la liberté individuelle est restreinte dans un rayon purement instinctif.

En effet, si nous examinons les échelons progressifs qui séparent la période d'enfance de celle de virilité, nous voyons que sur les degrés les plus rapprochés de la première de ces deux] situations charnelles de l'existence, il y a pour l'être moins de liberté personnelle et par suite une influence plus active sur lui, des causes individuelle étrangère et collective que sur les degrés plus rapprochés de la période de virilité. L'homme est moralement, physiquement et socialement plus libre que l'enfant ; sa volonté plus active, plus consciente, ses forces physiques plus développées, son expérience, son savoir, agrandissent d'autant le rayon de son libre arbitre ; il est donc naturel qu'il puisse déterminer lui-même volontairement, par le fait d'un usage abusif, la déviation ou la déformation de certains organes. Mais l'enfant, frêle et inconscient, sans force physique, sans puissance morale, pourrait-on imputer à

l'usage qu'il fait du peu de liberté qu'il possède, les discordances organiques que l'on constate chez lui ? N'est-il pas plus naturel d'admettre logiquement, d'accord avec l'observation des faits, qu'elles sont dues, en réalité, à une action étrangère ou à une imperfection collective. Or, ce qui est applicable à la période d'enfance, l'est d'une manière plus absolue encore pour la période de gestation, où l'être en pleine inconscience de son individualité et entièrement livré, au point de vue de son développement corporel, à l'imprévoyance ou au caprice de ses parents charnels, ne saurait être considéré raisonnablement comme la cause personnelle antérieure d'actions émanant de volontés à lui absolument étrangères.

Mais, s'il en est ainsi, objectera-t-on, si les difformités physiques constatées à l'instant de la naissance charnelle, ne doivent pas être considérées comme une expiation équitable de fautes antérieures, elles sont donc injustement supportées par l'être ? La Loi de Justice, ne s'exerce donc pas dans toute sa plénitude, puisqu'elle laisse aux caprices individuels la liberté de troubler ses applications ? Nous ferons d'abord remarquer que cette objection dont nous ne contesterons certainement pas la valeur, est aussi bien applicable à tous les degrés de l'existence, qu'à l'instant de la naissance et qu'il n'est pas plus étonnant de constater des déviations corporelles imméritées à une minute d'existence qu'à trente ans. Il convient donc, à notre avis, de généraliser la question, en la présentant plus rationnellement de la manière suivante : étant données les injustes anomalies que l'on constate dans le cours de l'existence charnelle, c'est-à-dire durant cette phase de l'existence, comprise entre l'incarnation et la désincarnation, comment concilier avec elles, la loi de Justice ?

Il est certain que si l'on ne considère la justice que sous le seul aspect de son application présente, on est frappé de certaines anomalies que l'on est forcé de reconnaître comme des iniquités imméritées et inexplicables.

Tel celui, qui considérant uniquement l'existence présente des diverses espèces d'être, constaterait une injuste répartition dans les fonctions inégales pour tous, jusqu'au moment où par la connaissance du passé et la certitude de l'avenir, il comprendrait la vérité d'une filiation progressive entre toutes les espèces. Ainsi de la justice ; la considérer uniquement dans son application présente, serait certainement ne pas la comprendre et c'est pourquoi, elle semble bien souvent ne pas exister parce que ne voyant que l'injustice du moment, on ne sait pas qu'elle peut dans bien des cas, être justement conséquente du passé, comme dans d'autres cas recevoir une juste compensation dans l'avenir.

Il y a trois sortes de justice : 1° la justice distributive, s'exerçant dans le passé par une égale répartition à tous, des fonctions primordiales ; 2° la justice régulatrice, limitant convenablement dans le présent, le rayon du libre arbitre individuel d'après le progrès accompli par chacun et déterminant immédiatement la conséquence naturelle de chaque action ; 3° la justice réparatrice, compensant équitablement dans l'avenir, par l'action distributive de l'état futur, les déviations que le libre arbitre individuel, étranger et collectif a pu faire subir à ses applications précédentes.

Les diversités physiques, corporelles, sensorielles ou fonctionnelles que l'on constate si nombreuses dans l'existence charnelle doivent être considérées, soit comme des effets conséquents de la préexistence — et nous avons expliqué que l'on pouvait classer seulement dans cette catégorie, celles ne troublant pas l'harmonie physiologique de l'être, c'est-à-dire allant, quoique toujours harmoniques, de la grossièreté à la délicatesse moléculaire —, soit comme des effets provenant du libre arbitre individuel étranger ou collectif — celles-ci facilement constatables en ce qu'elles déterminent des déviations discordantes à l'harmonie naturelle, — soit enfin, comme des conséquences naturelles du libre arbitre individuel personnel — ces dernières faciles à constater, elles aussi, par l'effet moral qu'elles déterminent sur ceux qui les supportent et qui les différencient des précédentes, en ce qu'elles provoquent l'effet moral, d'une action voulue, au lieu de celui d'une action subie.

Dans le premier cas, il y a harmonie naturelle, les diversités sont produites par la nature elle-même, qui incarne l'être périspirital dans le milieu où l'appelle son affinité moléculaire ; il y a donc justice absolue puisque chacun supporte équitablement les conséquences naturelles de ses actions précédentes, conséquences qui se traduisent par une organisation physiologique extérieure et interne plus ou moins grossière ou délicate, c'est-à-dire justement appropriée à la manifestation charnelle de l'élévation intrinsèque de l'être. — Dans le deuxième cas, l'harmonie naturelle a été troublée par une ou plusieurs causes étrangères à l'individu lui-même; il y a donc difformité et souffrance imméritée, c'est-à-dire injustice, mais cette injustice n'est que momentanée et c'est la souffrance qui en résulte, sorte de compressibilité physiologique et morale, qui prépare pour l'être un état à venir dont les conditions d'existence, seront d'autant plus harmoniques qu'elles auront été involontairement discordantes dans l'état antérieur (1). — Quant au

(1) Nous expliquerons dans notre étude sur l'existence périspritale, le comment de cette inévitable application de la justice réparatrice.

troisième cas, celui où les diversités sont produites par la volonté personnelle, nous n'avons pas à nous en occuper, pour le moment, ces diversités étant postérieures à la naissance et constituant des effets provenant de causes déterminées par un acte de volition conscient et personnel.

Ce que nous tenons à bien établir, c'est que l'on ne saurait imputer à la loi naturelle les difformités physiques dont on constate de si nombreux exemples à l'instant de la naissance charnelle, et qui, ainsi qu'on pourra le constater d'une manière encore plus absolue plus tard, proviennent uniquement de causes absolument étrangères à l'individu qui les supporte. Il serait donc illogique de les considérer chacune individuellement comme des effets provenant d'un abus antérieur de l'organe ou de la fonction affectés, puisque, produites directement par l'ingérence de volontés étrangères, elles n'eussent certainement pas existé, si ces volontés individuelles, expression du libre arbitre, c'est-à-dire s'exerçant sans aucune fatalité, ne les avaient pas déterminées. Mais, nous le répétons, la nature ne perd jamais ses droits ; si elle laisse à la liberté individuelle et collective le loisir de troubler, un instant, ses applications équitables, cette injustice n'est que momentanée, et tel qui souffre aujourd'hui maudirait peut-être moins ses souffrances, s'il savait que lutter et souffrir sont les conditions essentielles du progrès, et que les luttes et les souffrances du moment épargnent celles du lendemain.

Médium L. JEAN.

(*à suivre*)

LE LIVRE DU DOCTEUR GIBIER

Ceux qui suivent la marche du Spiritisme et s'intéressent à ses progrès, ceux qui, par conséquent, connaissent les principaux ouvrages publiés sur la matière et lisent de temps à autre les journaux consacrés à la propagation de cet ordre de recherches, éprouveront de primo abord un petit moment de déception à la lecture du livre récent (1) du docteur Paul Gibier, autour duquel il s'est fait pas mal de bruit — bruit plein de promesses — avant et depuis son apparition. Leur première impression sera un peu celle de gourmets qui s'attendant à un plat nouveau, à un assaisonne-

(1) *Le Spiritisme (fakirisme occidental)*. Étude historique, critique et expérimentale par le Dr Paul Gibier. Paris, Octave Doin, 8 place de l'Odéon. Prix 4 fr.

ment de haut goût, ne trouvent que leurs mets habituels de tous les jours.

— A quoi bon rééditer un historique tant de fois fait et refait ? Pourquoi passer en revue à nouveau les opinions des personnages marquants, sur la question spirite ? De quelle utilité sont ces citations, ces passages de Crookes, de Zœllner, de Vacquerie, de Nus, etc., que nous savons presque par cœur. Tout cela est connu, archi connu, bravo docteur.

— Mais, bonnes gens que vous êtes, pourrait répliquer ce dernier, ce n'est pas pour vous que je me suis donné tant de peine. Je n'ai pas la prétention de rien vous apprendre. Mon but est plus modeste ou plus ambitieux, comme vous voudrez. J'ai dit ce qui a été déjà répété bien souvent, mais c'est moi qui l'ai dit. Ma voix a un autre son que la vôtre ; même discrète et assourdie, elle se répercute dans des milieux où vos cris les plus bruyants n'éveillent pas d'écho. Molécule du corps savant, mes vibrations se communiquent à tout l'organisme auquel j'appartiens. Ne pensez-vous pas d'ailleurs que les documents que j'ai voulu présenter à mes pairs et à mes maîtres sont choisis et classés habilement, et que les commentaires dont je les ai accompagnés sont composés avec un esprit de critique sévère et clairvoyante, exempt tout à la fois de parti-pris de négation et de crédulité, qualités rares avouez-le ? Et, si vous voulez être francs jusqu'au bout — ne trouvez-vous pas dans la partie *impersonnelle* de mon livre des choses que vous ignoriez ? Ne vous ai-je pas enfin donné, à la fin du volume, le résultat de mes expériences personnelles, avec un médium si discuté, l'Américain Slade, afin de vous permettre de porter sur lui un jugement éclairé, et d'apprécier le bien fondé des éloges et des accusations dont il a été l'objet ? N'ai-je pas, en un mot, bien rempli la tâche que je m'étais imposée : ébranler les préjugés et les préventions du public savant à l'égard des phénomènes médianimiques ; donner aux spirites un exemple d'impartialité et de saine critique ; apporter ma part de recherches et d'observations ? De quoi donc vous plaignez-vous ?

De rien, pour ma part, très éminent confrère. Je vous félicite de votre résolution *héroïque* ; le mot n'est pas trop fort, car malgré les progrès de l'émancipation de l'esprit, et l'ardente curiosité qui travaille les intelligences, il faut à notre époque du courage pour aborder certains sujets, encore maintenus à l'index des études interdites aux gens sérieux. Votre initiative sera

féconde, car le terrain est bien préparé. Les révélations de l'hypnotisme ont labouré profondément la très bonne, mais parfois dure cervelle de nos savants, qui doivent nécessairement être amenés un jour — malgré eux, je veux bien — par l'étroite parenté des deux ordres de faits, magnétiques et médianimiques, à lever l'interdit qu'ils ont prononcé et à se plonger eux-mêmes dans les arcanes de l'Occulte, pour y faire la lumière, bien entendu. Votre travail précipitera leur marche. Le nombre et la valeur des témoignages dont vous les forcez à prendre connaissance, constitueront un puissant corrosif de leurs dernières résistances et le compte-rendu de vos investigations personnelles les engagera à vous imiter, en voyant quels résultats vous avez obtenus avec des éléments de recherche aussi défavorables.

Car c'est avec un médium discrédité que vous avez expérimenté, et c'est à son propos que vous avez été conduit à dire votre mot sur le Spiritisme, et à donner dans le camp scientifique le signal avertisseur. Les voies de Dieu sont impénétrables, serait capable de dire un croyant. Ne cherchons donc pas, nous, pauvre mécréant, à les approfondir et contentons-nous simplement d'admirer votre audace et d'applaudir à votre réussite ; il est, en effet, bien difficile, après la lecture attentive de vos observations, de conserver le moindre doute sur la réalité du fait de l'écriture spontanée ou directe — *psycography* disent les Anglais.

Permettez-moi, pour mon compte, de vous remercier bien sincèrement. Vous venez de me retirer des filets de l'inextricable question Slade. Je me débattais, perplexe et mécontent, au milieu des opinions contradictoires et des conclusions opposées, émises par ceux qui ont eu des séances avec le médium américain. Mon hésitation a pris fin maintenant. Il ne me restait, après vous avoir lu, que deux partis à prendre : vous considérer comme un farceur et un compère, ou reconnaître que Slade obtenait — quelquefois tout au moins — l'écriture spontanée, sans l'aide d'un truc quelconque. Je n'ai pas besoin d'ajouter que j'ai choisi le dernier. Convaincre, faire accepter sa propre manière de voir, est pour les écrivains et les publicistes une vive joie. Cela constitue une partie de ce qu'on peut appeler *leur salaire honorifique*. Puisse la connaissance du service que vous m'avez rendu former une petite parcelle de la récompense qui vous est bien due !

Bravo, cher docteur, pour vos énergiques conclusions, pour votre appel aux penseurs et aux hommes d'initiative, pour votre promesse

de poursuivre la vérité et de nous la faire connaître si vous avez le bonheur de la posséder un jour, dussiez-vous trouver au bout de vos recherches les « esprits », pour votre ferme volonté de vous en tenir momentanément aux faits et de ne pas vous embarrasser de théories prématurées. C'est là le véritable esprit scientifique. Je ne nie pas l'importance, peut-être même la nécessité, des affirmations absolues, des théories exclusives, de l'exagération et de l'intolérance, pour attirer l'attention sur un ordre de faits ignorés ou méconnus. Mais ce but est atteint ou va l'être pour les phénomènes dits spirites. Il s'agira désormais d'apporter dans leur étude la précision et la rigueur des vraies méthodes positives. Le spiritisme (1) a surtout besoin maintenant, non de croyants, mais de chercheurs.

Dr. E.

VARIA

A propos des doctrines religieuses de Confucius

On y regarde à deux fois avant d'entreprendre la lecture d'un travail dû à un savant dont on ignorait le nom jusqu'alors et qui pour comble de malechance, fait partie de l'Académie des Inscriptions. On se représente en effet volontiers les membres de cette docte corporation, comme de graves personnages tristement recouverts de la poussière des vieux papyrus qu'ils ont mission de déchiffrer et que l'habitude de demeurer pendant des heures en contemplation devant de vieilles monnaies ou des débris informes de pierre ou de poterie, a transformés en érudits du genre sec et ennuyeux. On redoute leur style aride et barbare, tout hérissé d'expressions techniques et incompréhensibles pour les non initiés.

(1) Le mot *Spiritisme*, indique par lui-même, une théorie, une interprétation définie des faits. Un autre terme serait nécessaire à côté de lui, au point de vue des recherches scientifiques — qui en sont encore à la période préparatoire de réunion des matériaux — qui n'aurait aucune valeur doctrinale et exprimerait simplement l'ensemble des phénomènes obtenus à l'aide des personnes dites médiums. Il n'est guère possible de faire rentrer tous ces phénomènes dans l'ordre des faits classés sous la rubrique *hypnotisme*, à moins d'élargir outre mesure la signification de ce dernier mot. *Médianimisme* a lui aussi une valeur théorique, *Fakirisme*, sent un peu trop l'exotisme et aussi la jonglerie. *Psychisme* proposé par W. Cox vaut mieux. Pure affaire de convention d'ailleurs.

imagination parfaitement fausse et ridicule, d'ailleurs; car ces archéologues, ces scrutateurs de textes savent parfaitement quand ils le veulent mettre leur science à la portée des profanes et la présenter sous une forme agréable. La réflexion nous engage donc à réagir contre à une impression purement instinctive.

Ainsi ai-je fait, pour une fois du moins ; je viens de lire le discours — pas bien long il est vrai — prononcé à la séance publique annuelle de l'Institut de France, par M. le M[is] d'Hervey Saint-Denys.

Bien m'en a pris; je dois à ma résolution courageuse d'avoir allégé tant soit peu mon fardeau d'idées fausses; et ce faisant j'ai remporté une victoire, à en croire Descartes qui nous dit que c'est véritablement gagner des batailles que de tacher à vaincre les erreurs.

Que Confucius et les Chinois me pardonnent! Ayant puisé dans le *bagage des opinions courantes* (expression de M. d'Hervey), je les accusais de matérialisme et d'athéisme. J'avais cru sur parole ceux qui déclaraient que les mots *Dieu* et *Religion* n'existaient pas dans la langue chinoise. Je connaissais la prétendue réponse de Confucius à quelqu'un qui l'interrogeait sur la vie future : « Quand on ne sait pas encore ce que c'est que la vie, comment pourrait-on connaître la mort ».

Je m'entends interpeller : Vous oubliez le culte des ancêtres si universellement répandu en Chine. Non, mais je n'étais pas convaincu, je l'avoue, sachant quelles profondes altérations sont exposées à subir les idées des fondateurs de systèmes, avec le temps et par le fait de leur diffusion dans les foules. Je me disais que ces pratiques qui n'avaient peut-être pour objet dans la pensée de Confucius et des lettrés (précurseurs ainsi d'Auguste Comte) que d'honorer les vertus des morts et de rappeler leur mémoire, avaient pris en dehors de l'école une signification toute différente et moins abstraite, celle de moyens destinés à mettre les vivants en relation avec les morts.

Eh ! bien, ces jugements, ces suppositions étaient tout autant d'hérésies historiques. M. d'Hervey vient de me le prouver, non par de longues dissertations, mais tout simplement en me mettant sous les yeux quelques passages choisis de Confucius.

Rappelons tout d'abord quelle fut la part du célèbre moraliste chinois dans l'élaboration de la plupart des œuvres doctrinales qu'il légua à sa nation. Ce fut non celle de créateur, mais celle

d'ordonnateur, de compulseur de génie si l'on veut. Il retira de l'amas des traditions séculaires, des écrits des sages, des allocutions des princes, des poésies, des chansons populaires, tout ce que ces documents pouvaient renfermer de bon, d'instructif, de moralisateur. Il se fit abstracteur de quintessence ; d'où les livres sacrés de la Chine.

Mais beaucoup lui ont reproché de n'avoir pas toujours scrupuleusement respecté le sens des doctrines qu'il avait la prétention de résumer et d'éclaircir, et d'avoir altéré, en ce qui concerne notamment l'immortalité de l'âme, les données anciennes. M. d'Hervey le lave de cette accusation et affirme que le *Chi-King*, livre de vers, et le *Chou-King*, recueil de morceaux historiques, sont le miroir fidèle de l'antiquité chinoise, par la substance inaltérée de leurs textes et que Confucius, comme les anciens, professait la croyance en un Dieu unique et en l'immortalité de l'âme. Il n'existe pas, dit-il en terminant, de caractères chinois pour rendre les mots, *athée, athéisme*.

Voilà qui est bien l'opposé de nos croyances de tout à l'heure.

Je ne transcris pas les textes qu'a triés pour nous le savant académicien. J'en prends l'essentiel.

Le Dieu dont ils nous tracent à grands traits la silhouette, n'est pas bien original. C'est le Dieu au type humain, le Dieu monarque, le souverain Seigneur au pouvoir absolu, gouvernant l'univers à l'aide des esprits ses messagers, préposés à la direction des éléments comme à la distribution des peines et des récompenses entre les humains. Il voit tout, il sait tout, nos pensées les plus secrètes, nos actes les plus infimes. Ce Dieu, nous le connaissons ; il est, avec quelques variantes, la clef de voute des diverses religions, et de quelques systèmes philosophiques, du genre spiritualiste, d'aucuns même basés sur la phénoménalité spirite. Je confesserai toutefois que, un peu sceptique à l'endroit de la preuve tirée du consentement universel et de l'autorité qu'ajoute à une idée, à une conception, le fait de son ancienneté, je ne me sens pas porté, malgré tout le plaisir que j'éprouverais à me trouver en communion d'idées avec les Chinois du temps passé et présent, à me reconnaître le fidèle sujet de l'autocrate céleste. Mais chut.... ; ne nous lançons pas hors de propos dans la mêlée théologique.

Demandons plutôt à notre obligeant archéologue en quoi consistait la foi de Confucius en l'immortalité. Croyait-il à la communication entre les vivants et les morts ? Oui. Certains passages du

Chi-King semblent ne laisser place à aucun doute : les âmes des décédés peuvent descendre sur la terre, quand elles sont évoquées au temple des ancêtres.

Toujours logique (quelle prétention) je ne veux pas maintenant prendre les Chinois pour garants des idées avec lesquelles je sympathise ; je n'irai pas chercher dans leurs croyances spirites séculaires des preuves à l'appui du spiritisme occidental ; à plus forte raison, je me garderai de prendre prétexte de cette foi immortaliste accompagnée du culte des ancêtres, pour proposer les peuples de l'Extrême-Orient qui la professent, comme modèles aux nations européennes. Car il n'y a pas à dire, un certain engouement s'est développé chez nous pour les Chinois ; on vante leurs mœurs, leurs coutumes, leurs institutions ; on les admire et on les envie.

***

Cette prédilection pour les choses du Céleste Empire, n'est au reste qu'un cas particulier d'un fait plus général : la tendance admirative qui se manifeste par des symptômes bien évidents pour les vieilles civilisations orientales, dans lesquelles on peut comprendre la civilisation chinoise, vieille aujourd'hui, parce qu'elle est depuis longtemps à peu près immuable. Admiration qui n'est pas purement platonique, car certains prêchent à la société actuelle le retour à la constitution qui régissait ces sociétés anciennes. « Que tous ces enseignements de l'histoire, disait dernièrement un de nos plus estimés confrères, à propos d'une étude sur les derniers Pharaons, servent donc enfin à nous rendre évidente cette vérité :

« *Que nous sommes des civilisations déchues, des peuples dégénérés et atrophiés par l'arbitraire des gouvernements despotiques, et par l'Anarchie qui découle inévitablement de la Politique.* »

Confucius était pénétré de l'opinion que l'homme tend à dégénérer plutôt qu'à progresser et c'est pourquoi il s'efforçait de renouveler et de fortifier les enseignements des anciens ; M. René Caillé à qui appartient la citation précédente, imbu d'une conviction analogue, rêve avec d'autres excellents esprits, de nous ramener à ces époques radieuses perdues dans le passé, où l'organisation sociale portée à un degré de perfection, depuis lors inconnu, harmonisait dans une admirable hiérarchie toutes les individualités humaines.

A quoi peut tenir cette aspiration vers le passé, cette croyance

qu'il a existé dans les lointains antérieurs de l'histoire un âge d'or, une période plus ou moins longue de vie paradisiarque, suivie d'une ère maudite qui dure encore, pleine de tristesses et de douleurs pour la pauvre humanité? A cette idée principalement, que, sous des formes variées, on retrouve à la base de presque tous les systèmes religieux, que Dieu a créé le monde bon et que le mal est le fait de l'homme qui a désobéi aux lois divines. Nous retrouvons donc l'idée du péché originel au fond de cette façon pessimiste d'interpréter l'histoire, qui devient le récit de la chute et de ses conséquences dans la suite des âges.

Le péché originel! Seule manière, affirme-t-on, de résoudre le problème du mal. Pour ma part je préfère renoncer à une solution quelconque que de recourir à une semblable conception, sous quelque forme qu'elle se présente et ses formes sont innombrables. Mon sens esthétique se laisse bien impressionner par les fables primitives du Paradis perdu, de la pomme et de la femme, du serpent tentateur, etc.. mais pourvu qu'on n'enlève pas à ces naïves fictions le charme de la poésie dont les peuples enfants se sont plu à les recouvrir. Dépouillées des fleurs délicates de l'imagination orientale, réduites à l'état de sentences et formulées dans le langage sévère de la discussion philosophique, ces antiques légendes me paraissent dépourvues d'intérêt et de valeur, semblables à des contes de fée qu'on affublerait du style grave, des vêtements littéraires aux lignes froides et correctes de l'histoire.

C'est égal, parmi les définitions du péché originel aux allures dogmatiques, il en est de bien... étonnantes. Tenez en voici une qui m'a frappé et que je recueille dans la *Revue des Hautes Etudes*. Cette scène décrite par Zola ou quelqu'un de ses disciples, serait illisible ; mais la science respecte toujours les lois de la morale ; elle sait toucher chastement à toutes les impuretés e s'exprimer quand il le faut en termes assez décolorés pour éviter de faire naître dans l'esprit du lecteur des images indécemment suggestives. Jugez vous-même, je cite textuellement :

« Eve dans l'Eden ne mangea pas seulement du fruit mystérieux de l'arbre de la science du bien et du mal, mais elle eut une union avec Satan, qui lui montra ce qu'il attendait d'elle en s'unissant avec le démon Lilith, qui était là sous une forme féminine. Puis Eve fit le même acte avec Adam, dans le mode où Satan l'avait accompli et pendant qu'elle était sous l'action des fluides du Prince des ténèbres et du mal. »

O infortune inouïe du premier homme....! Comme il y a pourtant des gens bien renseignés sur toutes choses ! Cette précision dans les faits me rappelle — l'importance de la découverte à part, — le cas du savant Christian Hilscher qui est parvenu à dresser le catalogue de la bibliothèque d'Adam. Mais j'y songe, cette bibliothèque antédiluvienne, contenait très certainement, les mémoires du couple primitif, et c'est à ces manuscrits, que doit sans doute remonter — j'ignore par quelle filière, — la précieuse information précédente sur le drame tragi-comique qui s'est joué dans le Paradis, et dont l'inévitable dénouement a été l'expulsion des coupables. Pauvres innocents !

Mais sans retourner aussi loin dans les temps fabuleux, sans recourir à l'idée à *priori* du péché originel, est-il évident, comme on nous le dit, que les enseignements de l'histoire nous apprennent que nos civilisations sont des civilisations dégénérées. Je n'ai pas assez d'érudition pour protester en mon nom, et pour affirmer que des conclusions opposées se dégagent d'une vue d'ensemble des événements historiques ; mais je proteste au nom de l'idée du progrès qui depuis le XVIIIme siècle est comme l'âme des divers systèmes philosophiquso, et au nom du principe d'évolution qui guide le grand mouvement scientifique de notre époque. Illusions, hypothèses. Peut être. Mais puisque j'ai le choix, utopie pour utopie, je préfère diriger mon regard vers l'avenir, et ne me retourner vers le passé, que pour reconnaître les diverses étapes de la route parcourue. Reconnaissance qui si elle est pleine de charmes, d'émotions esthétiques et de leçons, ne va pas sans quelque sentiment de fierté pour l'espèce à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir, et qui dans sa marche progressive, ne revient jamais — comme le globe qui l'emporte, — à l'endroit dépassé.

R.

UN PAS EN AVANT

Divers symptômes significatifs, et dont la *Vie Posthume* ne peut que se réjouir, semblent présager dans la marche de nos idées une évolution décisive dans le sens du rationalisme.

L'attitude franchement anti-mystique de la *Pensée Nouvelle* (ancienne " Pensée Libre ") n'a rien qui nous surprenne ; sa vaillante rédaction avait déjà rejeté assez loin, dans la " Pensée Libre "

les " énervantes mysticités " où trop de spirites attardés se complaisent encore, pour émettre le moindre doute sur le caractère avancé du nouvel organe qu'elle vient de fonder. C'est donc, le répétons-nous, sans nulle surprise que nous avons lu en tête de son premier numéro, un viril article signé Emile di Rienzi par lequel notre sympathique confrère exhorte tous les convaincus de la survivance de l'Etre, à la prouver, non par la foi mais par le fait, « *en laissant de côté les déplorables systèmes bâtis sur le sable des superstitions* , » *et en ne s'appuyant que sur la science positive, seule religion à qui appartiendra l'avenir* ».

On peut voir déjà par ces quelques mots que la " Vie Posthume" n'est plus aussi isolée qu'à ses débuts ; ce qui le prouve peut-être mieux encore c'est un autre article très important de l'auteur sympathique et bien connu des " chrysantèmes de Marie ", M. Camille Chaigneau ; article publié en premières pages dans la *Revue Spirite* du 1er Novembre, sous le titre : " *sur l'Orientation du Spiritisme* ".

En voici d'ailleurs les principaux passages : « Le dernier numéro de la *Revue* (N° du 15 octobre) « présente un fait caractéristique « sur lequel je demande à dire un mot.

« Il y a là deux articles, immédiatement juxtaposés, qui consti-« tuent une véritable antithèse, et qui, par cette disposition même « de la mise en pages posent d'une manière absolument tranchée « le problème de l'orientation du spiritisme. L'un de M. Greslez, « l'autre de M. Emile di Rienzi.

« Rien ne pouvait, mieux que le rapprochement de ces deux arti-« cles, j'allais dire de ces deux manifestes, mettre en saillie la « phase critique que traverse le spiritisme en ce moment.

« L'œuvre d'Allan-Kardec, mitigée de concessions à l'esprit « théologique et d'aspirations vers la libre-pensée, conformément « aux points d'appui qui lui étaient nécessaires à l'époque de sa « fondation, ne pouvait maintenir cette conciliation d'éléments « opposés que pendant une certaine période préparatoire, pro-« longée par la nouveauté grandiose des aperçus, l'intensité de « son influence et l'autorité d'un nom vénéré. Mais Allan-Kardec « avait lui-même prévu que le spiritisme évoluerait avec la mar-« che des idées et avec l'avènement des générations nouvelles. Il « devait donc forcément venir une heure où le spiritisme ferait un « pas ; il devait venir une heure aussi où l'élément théologique et « l'élément de libre-pensée se détacheraient de l'équilibre momen-« tané, mais instable, où seule la main puissante d'Allan-Kardec « les avait maintenus, et se dresseraient l'un en face de l'autre « pour se disputer le terrain de l'immortalité.

« Qui l'emportera ? Dans quel sens fera-t-on un pas ? Voilà la « question. Les deux articles dont je viens de parler ont, par leur « rapprochement, l'avantage de la poser avec netteté et de mettre « les compromis en demeure de se résoudre.

« Lorsqu'on suit avec un intérêt palpitant le sort du spiritisme, on « ne peut s'empêcher de voir combien il est parfois ballotté par des « courants contraires, et l'on sent que de l'autre côté de notre « vie, parmi ces désincarnés, dont les rapports avec nous sont en « cause, de nombreuses luttes s'engagent sur la portée d'un phé- « nomène nouveau pour nos générations. On sent que les uns nous « marchandent la lumière, qu'ils possèdent ou croient posséder, « afin de nous tenir dans leur main et de nous gouverner au nom « d'une prétendue volonté divine, qui n'est sans doute que la « volonté collective d'un groupe d'esprits sectaires. Tandis que « les autres nous appellent à travailler solidairement avec eux, en « nous donnant tout ce qu'ils possèdent, comme des frères, comme « des égaux, dans la liberté infinie, sans autre frein que la « raison et que l'enchaînement des phénomènes, sans autre Dieu « qu'une aspiration d'amour universel embrassant tous les amours « particuliers.

« Ainsi, depuis le départ d'Allan Kardec, en raison de l'efface- « ment graduel de la discipline morale due à sa grande autorité, « deux courants divergents se sont peu à peu accentués. Chez les « uns, l'élément théologique, respecté dans une certaine mesure « par Allan Kardec parmi les notions de la science la plus exacte « et de la raison la plus rigoureuse, tend à prendre la place prin- « cipale, ce qui est continuer à rebours l'évolution de l'initiateur. « Pour les autres, un mouvement irrésistible vers la libre-pensée « les porte de plus en plus à dégager le spiritisme de ses éléments « indémontrables ou trop absolus, afin de le rendre apte à deman- « der droit de cité dans la science, afin aussi de le mettre en har- « monie avec les aspirations d'un siècle qui est celui de tous les « affranchissements. Aussi, malgré les efforts de ceux qui ont eu « à cœur de maintenir le statu-quo, de sauvegarder le terrain « mixte, il viendra, peut-être avant peu, un moment où la néces- « sité de prendre parti s'imposera, car on ne peut échapper à la « loi du mouvement. »

C'est également si bien notre avis que c'est sous l'empire de cette nécessité que fut créée la *Vie Posthume*.

Nous terminerons ces citations par les lignes suivantes dont la portée n'est pas moins significative : « Il n'est pas regrettable « d'ailleurs que les partisans d'un certain spiritisme théologique « énoncent leurs idées avec une netteté et une franchise entières,

« comme le fait M. Grosloz. Il importe à tous qu'il n'y ait point de « malentendus. Nous marcherons toujours côte à côte. En nous « respectant comme des enfants d'une même humanité, nous « pourrons discuter avec courtoisie et bienveillance ; mais il faut « bien nous en rendre compte, nous ne ferons pas le même travail, « car il y a un abîme entre les méthodes de nos esprits. On ne « peut pas aller à la fois à la soumission et à la liberté ; c'est « impossible. Voilà pourquoi on ne peut s'empêcher de constater « une phase critique dans l'évolution du travail spirite, voilà pour- « quoi il est possible qu'avant peu un choix soit nécessaire pour « décider de l'orientation du spiritisme. »

Le choix de M. Camille Chaigneau, qui est aussi le nôtre, s'exprime par une énergique et sympathique interjection à l'adresse de notre ami M. di Rienzi : *Ami*, lui dit M. Chaigneau, *tenez ferme le drapeau de la libre pensée.* M. G.

L'honorable destinataire de la lettre parue dans notre dernier numéro sous la rubrique « une Mère à une Mère » se plaint, dans le *Spiritisme*, que les journaux qui ont reproduit la lettre, n'aient pas fait connaître la réponse. La *Vie Posthume* n'ayant aucune raison de désobliger l'auteur du *Spiritisme des Enfants* ne se refuserait pas à insérer cette réponse, mais elle préférerait rester étrangère à la suite d'un débat où les personnalités occupent un peu trop de place.

SOLIDARITÉ SPIRITE

Nous reproduisons volontiers les quelques lignes suivantes, dont la simplicité même témoigne de l'étroite solidarité qui unit les invisibles à notre monde et de la sympathie qu'ils veulent bien nous témoigner aux heures de souffrance.

Cette communication a été obtenue à l'occasion du décès d'une charmante fillette de 10 ans, dont le père, momentanément absent, fait partie du groupe Jean.

« Dites au bon G..., et à sa chère femme, combien je comprends « et partage leur légitime affliction. Mais, dites leur aussi, qu'à « côté de la douleur, une large place doit-être réservée à l'espé- « rance, et que, si quelque chose peut adoucir l'amertume de l'ab- « sence, c'est certainement la croyance consolatrice dans un au- « delà, où l'enfant disparue va changer son lourd vêtement de « chair pour les ailes diaphanes de l'ange.

« Dites-leur surtout, que mon amitié grandit avec leur chagrin « et que mon affection, pourra, peut-être, changer leur espérance « en certitude. Regrets à la chair ; hommage à l'esprit !

Médium hyptologue, *L.* JEAN.

Après l'obtention de ces quelques lignes, l'Esprit Jean a levé la séance, voulant ainsi donner, à la famille éplorée, une nouvelle preuve de sa sympathie.

Le sonnet suivant, emprunté à un journal des théâtres, prouve combien les idées de préexistence, prouvées par le spiritisme, sont déjà dans l'air.

EN DEÇA

D'où venons-nous, Seigneur ! Que sommes-nous ? Où vont
Les chemins biscornus que nous avons à suivre ?
Pourquoi, si nous mourons, nous forcez-vous à vivre ?
Du berceau, du tombeau, lequel est le bas fond ?

Le regard qui nous mène est-il tendre ? est-il sombre ?
Sommes-nous des proscrits de votre firmament ?
La vie est-elle fin ou bien commencement ?
Et sortons-nous de l'ombre ou courons-nous vers l'ombre ?

— Pour moi, je crois, Seigneur ! que j'ai déjà vécu ;
Dans un repli secret de mon esprit vaincu,
Je garde un souvenir d'insondable noblesse.

Et, honteux d'être esclave après que je fus roi,
Je maudis cette chair humaine qui me blesse
Comme un habit trop court, lequel n'est pas pour moi !

(*Le Masque*) FERNAND MAZADE.

Union Spirite de Reims. — Nous lisons sous cette rubrique dans l'*Avenir de l'Est*, qu'un membre obligeant de cette société modèle nous a fait parvenir, l'entrefilet suivant :

« Mardi dernier, à 3 heures et demie du soir, la société l'*Union Spirite de Reims*, ayant à sa tête son président, M. Sehier, conduisait au cimetière du Sud le corps de Mme Legrand, décédée à l'Hôtel-Dieu.

« Près de cent cinquante spirites des deux sexes assistaient à cette cérémonie. Autant de curieux s'étaient amassés autour de la fosse.

« Plusieurs discours furent prononcés ; ils résumaient l'enseignement spirite par les principes de charité et de fraternité, qui forment une des bases de cette doctrine ; avec le désir de voir la solidarité s'étendre sur tous les mondes.

« Sur tout le parcours, ainsi qu'au cimetière, le cortège n'a reçu que des témoignages de respect.

« On ne peut qu'applaudir à la virilité de ceux qui ne craignent pas de secouer le joug clérical, pour l'affirmation de leurs convictions. »

Livres Reçus. — *Le monde occulte* (hypnotisme transcendantal en Orient) par A. P. Sinnett, traduit de l'anglais par F. R. Gaboriau.

La Théosophie chrétienne, par Lady Caithness.

Immortalisme et Libre-Pensée, brochure par E. di Rienzi.

Hygiène des nouveaux-nés, de l'enfance, par le Dr Wahu.

Il sera parlé de ces divers ouvrages dans notre prochain numéro.

Le Directeur-Gérant : Mme GEORGE.

Marseille. — Imp. Générale Achard et Cie, rue Chevalier-Roze, 3 et 5